

Dans notre caravane, les esclaves étaient divisés par bandes. Nous étions dans chaque bande 40 à 50 Nègres, de tout âge, de tout sexe, de toute tribu du centre de l'Afrique; nous marchions les uns à la suite des autres.

Si les esclaves veulent se révolter ou fuir, voici comment ils sont traités. Un fort anneau de fer serre le cou du premier esclave, à cet anneau en est rivé un autre plus petit, dans lequel passe une longue chaîne qui relie tous les Nègres ensemble, régularise leurs mouvements et les empêche de fuir.

Si le temps ne presse pas, la bande va lentement, réglant sa marche sur les plus vieux et les plus débilés; mais si le temps presse, les maîtres vous frappent à coups de fouet et de nerfs de bœuf. Qu'il est triste alors de voir les vieillards et les malades! Ils s'accrochent en désespérés à leurs compagnons de misère et quand la bande s'arrête, pour respirer une minute, il en est qui restent suspendus à leurs colliers comme une masse inerte.

Des drames épouvantables ont marqué souvent ces minutes de repos. Le pauvre esclave nègre est-il à bout de forces, on le frappe et on le frappe toujours; il faudrait quelques minutes aux maîtres arabes pour dénouer la chaîne, mais les minutes paraissent des heures à ces méchants et cruels marchands d'hommes. Que se passait-il alors?...on lui coupait la tête, et la bande allégée reprenait sa marche.

Dans le désert, j'ai assisté à la fantasia des Arabes et au pillage des tribus nègres. La fantasia est une fête qui consiste à simuler une guerre et à tirer un grand nombre de coups de fusils ou, pour dire comme les Arabes, "à faire parler la poudre..." Ces enfants de l'Afrique, montés sur leurs chevaux, courent à toute vitesse dans un vaste espace de terrain; ils agitent leurs fusils, les jettent en l'air et au moment où ils les reçoivent, ils appuient sur la gâchette et le coup part. Je n'avais jamais vu un fusil, j'étais terrifié lorsque j'entendais la détonation de cette arme, je pensais

que mes maîtres les Arabes avaient pris au ciel le tonnerre et qu'ils l'avaient dans leurs mains pour nous punir et nous tuer.

Voici comment s'arrangent les Arabes pour piller une tribu nègre et prendre les habitants comme esclaves. L'armée des Arabes se dirige en silence vers une tribu, qui ne s'attend pas à être attaquée (car il n'y a pas déclaration de guerre). Lorsque la nuit est arrivée, que les Nègres dorment et que les feux sont éteints, l'attaque ou plutôt l'irruption se fait sur tous les points à la fois. Des Arabes se précipitent sur les huttes avec un élan irrésistible, garrottent ceux qui se rendent, tuent ceux qui se défendent et pillent les habitations. La fuite est impossible; il n'y a de choix qu'entre la mort et l'esclavage: la mort certainement serait préférable, mais le Nègre s'attache à la vie, pour misérable qu'elle soit, et de là vient que la résistance est presque nulle et le nombre des prisonniers fort considérable.

Ce n'est qu'aux premières heures du jour que l'on peut bien juger du désastre de la nuit. Un amas de cases fumantes, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants abattus, mornes, regardant d'une œil stupide ce qui, naguère encore, était leur tribu, l'armée des Arabes dansant sur les ruines et ajoutant les insultes et les outrages à la douleur du vaincu.

Voilà ce que j'ai vu bien des fois; voilà comment les Touaregs ont enlevé Kaffouan, ma tribu, pris ma pauvre mère et ma petite sœur. Voici comment des hommes volent d'autres hommes pour en faire des esclaves, qui sont traités comme de vils animaux, et qu'ils massacrent et tuent selon leur bon plaisir.

Dans la marche, au milieu du grand désert (j'étais alors âgé de neuf ans), les Arabes, nos maîtres, tous Musulmans, faisaient chaque soir leurs prières et leurs prostrations. Ils voulaient que nous fissions la même chose qu'eux. "Mais, dis-je un jour, je ne sais pas prier Mahomet, moi, je ne connais pas ce Mahomet, qui a des